

Les petites histoires de Patricia, mémoire du Zénith

30 ans du Zénith A/S À l'occasion de son anniversaire, nous revenons sur les grands moments de la salle de spectacle toulonnaise. Aujourd'hui, plongée dans les souvenirs de sa plus fidèle salariée.

Elle est arrivée en 1995. Un peu par hasard, un peu au culot. À l'époque, Patricia Beitz, quitte son boulot de « dispatheuse » chez un coursier à Paris (« c'était trop speed ») et redescend à Toulon. Elle répond à une annonce postée par le Zénith. « Je voulais absolument travailler, et les horaires ne me faisaient pas peur ». Le salaire : 4 500 francs (moins de 700 euros), alors qu'elle en touchait 12 000 « à la capitale » et qu'elle en aurait eu 7 000 au chômage. Elle accepte et on lui donne le poste. Pour la petite histoire, sa première mission consiste... à répondre aux autres candidats qu'ils n'avaient pas été retenus. « Je ne savais pas, raconte Patricia, mais des milliers de personnes avaient postulé ! » Elle démarre au standard, puis fait de la promotion locale, avant de passer, « il y a quatre-vingt ans », à la billetterie. Où elle s'occupe notamment de la mise en place des spectacles et de la vente des tickets. « Il ne me reste plus que la place de directeur, ou alors monter sur scène et faire un spectacle, et j'aurais tout fait », se marrette-t-elle. Vingt-sept ans plus tard, Pa-

tricia Beitz promène toujours son rire communicatif et sa joie de vivre dans les couloirs du Zénith. À 55 ans, la joviale Toulonnaise (« Je suis née dans les Hautes-Alpes mais j'ai toujours vécu ici »), fait aujourd'hui partie des meubles. Sans offense. « Des fois, ça a été difficile, mais j'estime que j'ai de la chance, glisse-t-elle. On travaille dans une super bonne ambiance, et je ne m'ennuie jamais ». Patricia, qui a arpenté la salle de spectacle sous la direction de Jean-Claude Camus, puis de sa sœur Annette et, désormais, de Robert Albergucci (« ça s'est toujours bien passé »), connaît tout le monde. L'inverse étant vrai. De fait, elle connaît aussi toutes les petites manies des centaines d'artistes qu'elle a croisés. À l'heure de fouiller dans ses souvenirs, elle ne rechigne pas. « Même si je n'ai pas d'anecdote très croustillante pour vous », s'excuse-t-elle presque. Tout en livrant quelques gentilles « indiscretions » tout droit sorties des coulisses...

FANNY ROCA
froca@nkematin.fr
PHOTOS : FRANK MULLER
ET J.-M. ELOPHE/ZÉNITH



« Je suis arrivée en 1995 et me voilà toujours ici en 2022 ! » Depuis 27 ans qu'elle travaille au Zénith, Patricia Beitz en connaît toutes les anecdotes.

► Les dîners de Jean-Claude Camus



« Dans le Zénith, avant, en haut, il y avait un appartement, qu'occupait M. Jean-Claude Camus (ici à droite). Il recevait beaucoup d'artistes. Les « siens » : Johnny Hallyday, Michel Sardou... Il y avait souvent des repas, qui duraient très très tard. Moi, à l'époque, ça m'énervait, parce que je devais attendre qu'ils terminent avant de partir. Mais, à côté de ça, j'avais la chance de les voir passer. Ils me saluaient, certains échangeaient deux-trois mots. J'ai eu la chance de voir Mylène Farmer. C'était une période sympa ».

► Marc Lavoine et Florent Pagny en toute simplicité

« Je ne sais plus exactement en quelle année c'était. 2000 et quelques. J'étais au guichet invitation, je distribuais les tickets et, tout

d'un coup, un monsieur rentre pour me serrer la main. Je me retourne. C'était Marc Lavoine (photo).



Avant le show, et ça, j'ai vraiment badé, il est allé saluer tout le personnel de la salle. Sans exception. J'ai su après que, quand il était jeune, il était ouvrier. Au-delà du fait qu'il n'est pas désagréable à regarder (rires), je suis restée bête, comme ça, avec la main levée. Je ne suis pas particulièrement fan. Mais il y a des artistes, comme ça, qui marquent. Parce qu'ils sont abordables. Et simples. Une autre fois, j'avais halluciné aussi : Florent Pagny s'était mis au guichet et vendait lui-même les billets de son concert. Comme ça, pour rigoler ».

► Soirée papotage avec Jacques Dutronc

« Un soir, je me suis retrouvée dans la loge de M. Jacques Dutronc. en train de boire des coups avec les musiciens du groupe Aïoli. Il les a invités et, comme je les connaissais, je me suis incrustée (rires). Et on a

passé une soirée géniale. Parce que Jacques Dutronc (photo), c'est vraiment le même qu'à la télé. On a parlé de tout et de rien pendant des heures. C'est quand même quelque chose qui est plus agréable que de faire des selfies, alors qu'on n'a rien à se dire et qu'on ne se connaît pas. Je préfère ce genre de souvenir ».



► Boys Band, chippendales et filles en délire



« Dans les années 1990, il y a eu l'époque des Boys Band. Il fallait voir le public ! Derrière le parking, il y avait des milliards de filles en train d'hurler et d'agiter les soutiens-gorges. Certaines

s'évanouissaient. C'était hallucinant. Plus récemment, on a un peu vécu ça avec Tokio Hotel (photo). Certains étaient là deux jours avant, avec les tentes et tout. J'ai aussi découvert les Chippendales. Il y en a eu deux fois. Tu rentrais dans la salle et, là, tu plonges dans un nuage de parfum. Les filles n'arrêtaient pas de s'asperger ».

► Les envies des stars



« France Gall voulait absolument un parfum ou un déodorant, mais d'une marque très précise. Ce jour-là, le runner, celui qui est à disposition de l'artiste pour faire des courses ou trouver tout ce dont il a besoin ou envie, avait écumé toutes les pharmacies de la ville pour la satisfaire. Quant à Elton John (photo), il avait fallu refaire en urgence toute la déco de sa loge. Mais toutes ces requêtes un peu particulières, c'était surtout dans les années 1990. Aujourd'hui, ça n'existe plus trop. C'est différent ».